

## SONNET

A. M. P. C. BEAULIEU

(Réponse)

Ah ! qu'ils sont loin ces jours où la sainte espérance  
Entonnait dans mon âme un chant plein de douces  
Mon rêve se brisa, je connus la souffrance,  
Et pleurai, mais en vain, ces moments de bonheur...

Rose vivait pour moi ; j'avais sa confiance.  
D'un amour grandissant nous goûtions la saveur ;  
Le prêtre allait bientôt bénir notre alliance,  
Mais Rose un soir partit pour un monde meilleur !

Je souffre maintenant, — oui, je souffre en silence,  
Et pourtant, je bénis l'austère Providence  
Qui me versa l'absinthe et lui tendit le miel !

Je garderai toujours, mon ami, souvenance  
De celle qui dora jadis mon existence  
Et rayonne à présent dans les splendeurs du ciel !

Juillet 1881.

J. B. CAUETTE.

## LE ROMAN

D'UNE

## JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

— O —

V

FERDINAND HOMME D'AFFAIRES

Deux ans se sont écoulés depuis la mort de la duchesse. Fernande, pour éviter à son père l'humiliation de la vente des meubles, s'en est chargée elle-même, et, pendant huit jours, malgré ses désolations, elle a dû subir le contact d'une nuée de trafiquants qui cherchaient à la voler à qui mieux mieux. Lorsqu'elle sentait le courage lui échapper, elle baisait la croix de sa mère, priait cette sainte martyre de la soutenir dans l'épreuve, et, fortifiée, elle reprenait sa lourde tâche.

Elle avait fermé sa maison à tous les importants, et n'avait voulu recevoir que le confesseur et le médecin de la duchesse.

Du reste, à la nouvelle de la catastrophe, les amis prudents étaient restés tranquillement chez eux, se promettant, pour la plupart, d'éviter la rencontre du malheureux duc et de sa fille, dont la détresse, devenue publique, excitait trop leur sensibilité.

Nous ne dirons rien de ces pénibles heures où la pauvre Fernande se défaisait de tant d'objets chers à son souvenir. Elle ne murmurait pas, ne proférait pas une plainte ; mais, à sa pâleur bistrée, au tremblement qui agitait parfois ses lèvres, on sentait la lutte qui se faisait en elle, et une indicible pitié vous montait au cœur à la vue de tant de jeunesse, d'énergie et de souffrance.

Le vieux François, le seul des domestiques qui n'eût pas voulu la quitter, essuya plus d'une larme du revers de sa main calleuse, en comprenant, en partie du moins, les sacrifices qu'elle s'imposait et les révoltes de sa fierté.

C'est elle encore qui avait reçu les hommes d'affaires, qui s'était mise au courant de la situation, qui avait vérifié les comptes. Tout terminé, le duc n'avait eu qu'à signer, ce qu'il avait fait, sans deviner l'ingrat labeur auquel sa fille venait de se soumettre.

De leur ancienne opulence, Fernande n'avait conservé que le cabinet de son père, sa chambre, celle de sa mère, un peu d'argenterie, le strict nécessaire, enfin ; le reste avait été impitoyablement sacrifié, même ce que la duchesse avait conservé de ses bijoux. La jeune fille se trouva, les règlements faits, à la tête de 30,000 francs qui furent placés en rente sur l'État et en obligations de chemins de fer. C'étaient 1,600 francs de revenus, l'achat des titres ayant été fait dans de bonnes conditions.

Aidée de François, elle alla s'installer à Passy dans un appartement très exigü, et, pour que son père n'eût pas trop à souffrir de sa nouvelle position, elle essaya de s'occuper. Ce n'était pas chose facile.

A dix-huit ans, élevée comme elle l'avait été, elle n'avait pas de grandes ressources. Elle fit tour à tour de la broderie, de la tapisserie ; elle dut y renoncer. Elle voulut donner des leçons soit de musique, soit de français, toujours à l'insu de son père ; elle ne réussit pas davantage, et deux ans passèrent dans ces essais infructueux.

Le duc, enfermé dans son cabinet, servi avec la même exactitude par François, ne se doutait pas de ce qu'il en coûtait à sa fille d'adresse industrielle, de patiente économie pour lui procurer le peu dont il croyait devoir se contenter. Il partageait son temps entre la lecture et les promenades, se disant pour se consoler que cet état de chose ne pouvait durer, et que l'auteur

de sa ruine lui rendrait, un jour ou l'autre, l'argent qu'il s'était si déloyalement approprié ; qu'il était parti pour fonder, sans doute, l'établissement qu'ils avaient projeté ensemble, et que, les colons installés, les bénéfices réalisés, il lui écrirait d'aller le rejoindre pour partager sa bonne fortune. Il vivait dans cette douce espérance.

C'était pourtant un homme intelligent que le duc de Valdepine ; mais quelle est la riche nature qui n'a pas son côté faible ! Il était si probe, qu'il ne pouvait croire à l'improbité d'autrui. Son esprit avait trop soif d'inconnu pour pénétrer les détails de la vie, les besoins de chaque heure. Il regardait sans voir ce qui se passait autour de lui, et il aurait été surpris d'apprendre que ceux qui l'entouraient redoutaient l'avenir, cet avenir qu'il illuminait toujours de ses chimères.

Les prétendus inventeurs qui, autrefois, accouraient vers lui pour lui soumettre leurs plans et lui demander ses conseils, s'étaient retirés dès qu'ils avaient compris qu'ils ne pourraient plus puiser dans ses coffres. Quelques pauvres diables étaient bien venus le relancer jusqu'à Passy, mais François ne leur avait jamais donné accès auprès du maître, et, de guerre lasse, ils n'avaient plus paru.

Fernande, de ce côté, jouissait donc d'un peu de repos. Ce n'était qu'un moment d'accalmie.

VI

## LA DERNIÈRE RESSOURCE D'UN CHERCHEUR

Le duc sortait tous les jours. Où allait-il ? Nul ne s'en inquiétait, et lui-même ne songeait guère à le dire.

Un soir, il s'attarda plus qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il rentra, Fernande put remarquer, d'uns sa physiologie, une préoccupation peu ordinaire. Elle voulut l'interroger. Il répondit évasivement à ses questions, et se retira dans son cabinet.

— Qu'a-t-il ? Que lui est-il arrivé ! Se demandait Fernande avec un vague effroi. Quelle est la nouvelle déception qui a pu le troubler de la sorte ?

Et elle se perdait en conjectures. On entendait le duc fouillant dans son bureau, remuant des papiers, s'agitant beaucoup. Un silence se fit, et la jeune fille put ouïr le bruit d'une plume sur le papier. Le duc écrivit longtemps.

A qui écrivait-il ?

Mystère. Enfin, il se retira dans sa chambre, et Fernande, tremblante, voulant s'assurer s'il n'avait besoin de rien, allait pénétrer auprès de lui, lorsque, en traversant le cabinet, elle aperçut sur le bureau un pli cacheté de noir. Emue, elle en regarda la suscription et eut peine à retenir un cri en voyant que cette lettre, de l'écriture de son père, était à son adresse. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et, le cœur angoissé, elle déchira févreusement l'enveloppe et lut avidement mais non sans efforts, les lignes suivantes :

« Je suis un grand coupable, ma pauvre enfant ; je suis fatal à tout ce qui m'entoure. Je ne reviens pas sur un passé que tu connais et qui m'accuse, mais j'ai à te parler du présent, de l'avenir. Ils m'épouvantent l'un et l'autre. Oh ! ne me maudis pas ! ce que j'ai fait, j'ai cru le faire pour ton bien : j'aurais dû me méfier de moi-même. L'expérience, l'âge, les revers, la pauvreté, rien n'a pu me guérir. Poussé par mon mauvais génie, une fois encore, j'ai voulu tenter la fortune ; elle m'a écrasé de nouveau. Avec les 6,000 francs que j'ai retirés du seul diamant qui me restait, j'ai acheté des fonds étrangers ; j'ai joué à la bourse. Heureux d'abord, j'ai voulu réaliser de plus gros bénéfices et j'ai étendu mes opérations. C'était insensé, je l'ai compris à cette heure qui engloutissait mes faibles ressources. J'ai perdu 50,000 francs. J'ai pu en payer 18,000 ; je suis à découvert de 32,000. Me voilà déshonoré. O ma fille, pardonne-moi comme ta mère me pardonne, sans doute, pardonne moi une lâche mort et laisse-moi t'embrasser une dernière fois.

« Adieu, ma fille, oublie ton malheur eux père, oh ! oui, bien malheur ! Demain, où serai-je ? Toi qui as la foi, prie pour moi qui ne sais pas prier.

« H. DE VALDEPINE. »

A ces dernières phrases, une terreur sans nom s'empara de la jeune fille. Elle se précipita dans la chambre de son père, courut à son lit, et, avec un cri impossible à rendre, l'appela par son nom. Le lit n'était point défait ; la chambre était vide ; le duc avait disparu.

François, que le bruit avait attiré, fut aussi étonné de l'état de Fernande que de la disparition de son maître. Mis au courant en peu de mots, il sortit aussitôt suivi de Fernande, et tous les deux commencèrent leurs recherches. Mais les heures s'ajoutaient aux heures, et le duc ne se retrouvait pas. Vaincue par la fatigue et l'émotion, la jeune fille dut se faire reconduire chez elle.

— Qui sait, se dit-elle, s'il n'aura pas voulu me revoir !

Et elle hâta le pas, se raccrochant à cette idée comme à une espérance.

La petite maison était silencieuse et déserte. Au moment où ils allaient y pénétrer, François et Fernande crurent entendre un soupir, une plume, peut-être. Ils se dirigèrent du côté d'où partait ce bruit, et, aux rayons blafards de la lune, ils distinguèrent une masse noire étendue dans l'ombre. Ils s'approchèrent : c'était le duc baigné dans son sang. Il respirait encore. Le

danger décuple les forces. Fernande souleva ce cher fardeau, et, aidée de François, elle le transporta jusqu'à son lit. Le duc était immobile, mais il respirait toujours. La jeune fille écarta les plis des vêtements ; le duc était blessé à la poitrine.

— Vite, un médecin !  
En attendant, elle éteignait le sang qui s'échappait de la petite plaie béante, et pria ardemment le ciel de lui conserver son malheureux père.

Elle resta là pendant la douloureuse opération de l'extraction de la balle ; là, pendant les heures de fièvre. Elle ne quitta pas d'un mois ce chevet, et le médecin déclara que, si le duc revenait à la vie, il le devait plutôt à sa fille qu'à ses propres soins.

Le duc survécut à sa blessure, mais se traîna longtemps, languissant et faible, et fut longtemps aussi à rappeler ses souvenirs. Lorsqu'il put rassembler quelques idées, et qu'il voulut questionner Fernande, celle-ci, mettant un doigt sur sa bouche, lui ordonna le repos.

VII

## LA DEVISE D'UN NOBLE CŒUR

Ce jour-là, appuyé sur François et sur sa fille, le duc avait pu descendre dans le jardin, de quelques pieds carrés, qui dépendait de l'humble logis. Installé sur un vaste fauteuil, à l'ombre d'un acacia boule, il savourait avec délices l'air pur qui venait caresser son visage, et passait ses doigts amaigris dans la chevelure de Fernande, assise à ses pieds sur un tabouret.

On était en automne ; la température était tiède ; quelques feuilles se détachaient comme à regret de leur tige, et les fleurs de la saison épanouissaient de tous côtés leurs couleurs effacées. Il y avait des chants dans l'espace, des murmures sous l'herbe, une ineffable harmonie partout, quelque chose de reposé et de doux qui allait à l'âme.

Fernande ne parlait pas ; son père se taisait. L'arrivée du facteur vint interrompre ce silence plein de charmes.

— Une lettre ? interrogea le duc.

— A mon adresse, mon père. Vous permettez ? continua Fernande, en brisant le cachet et parcourant le pli.

— Qui t'écrit ?

— Hier, c'eût été mon secret, aujourd'hui je vous permet de lire.

— Je ne comprends pas.

— Voyez !

Et elle lui tendit le papier.

A mesure que le duc lisait, une émotion croissante envahissait son visage, et de grosses larmes roulaient sur sa moustache grise.

— Et tu as fait cela sans me consulter ! soupirait-il. Tu t'es dépouillée pour sauver l'honneur de ton père !

— Fais ce que dois, mon père, répliqua Fernande. N'est-ce pas là notre devise ? Une Valdepine ne doit pas oublier son écu.

— Tu aurais dû me laisser mourir.

— Oh ! père, père ! vous outragez le ciel en parlant de la sorte ! Croyez-vous que j'aurais laissé flétrir votre mémoire ?

— Noble fille ! je n'aurais appris à te connaître plus tôt ! J'étais aveugle, vois-tu, et tes pieux soins ont arraché le bandeau qui obscurcissait ma vue. C'est trop tard.

— Ne dites pas cela, mon père ; il n'est jamais trop tard, lorsqu'on a la volonté et l'intelligence. Le travail ne déshonore pas ; je travaillerais !

— Toi !

— Moi ! Il faudra bien que la chance arrive. De son côté François travaillera. A nous deux nous ferons aller le ménage.

— Et vous espérez que j'accepterai ! Non ! non ! ma fille ! J'ai fait la faute, à moi l'expiation. Je chasserai mon orgueil ; je foulerai aux pieds mes préjugés ; j'oublierai que je suis duc et que j'ai jusqu'ici parlé en maître ; j'irai trouver un de ceux que j'ai protégés, je lui révélerai ma situation, et, si la reconnaissance existe, il me donnera un emploi ; quelque modeste qu'il soit, je l'accepterai. Il n'est rien que je ne fasse pour toi, ma Fernande.

— En attendant, mon père, il faut vous soigner, ne pas vous préoccuper. Vous savez que le docteur défend le moindre fatigue, le poumon pourrait s'engorger. Du calme donc ; laissez faire votre fille, et, puisque vous connaissez son secret, que vous avez confiance en elle, permettez-lui d'aller terminer les affaires et de préparer l'avenir.

— Il le faut ? Soit. J'aurai mon heure. Quand iras-tu chez maître X\*\*\* ?

— Tout de suite.

— Seule ?

— Eh oui ! N'ai-je pas l'air assez raisonnable, et ne suis-je pas majeure ?

— Depuis trois jours, il vaut la peine d'en parler !

— Si, Grâ à ma majorité nous voilà débarrassés enfin.

— Et te voilà plus pauvre.

— Chut ! il ne faut pas le dire !

E la charmante enfant, baisant son père au front, courut mettre ses vêtements de sortie.

VIII

## LES DÉBOIRÉS D'UNE FILLE PAUVRE

La lettre que venait de recevoir Fernande était de l'homme d'affaires chargé de régler les comptes de son père. Ne pouvant disposer de ses fonds avant sa majorité, elle avait dû attendre jusque-là et payer des intérêts énormes.

Sa situation régularisée, son fondé de pouvoirs réclamait une dernière signature ; c'est pourquoi Fernande allait à Paris. Un autre motif l'y amenait aussi : ses capitaux étant insuffisants, elle devait se défaire de quelques bijoux qu'elle avait conservés pour parfaire le compte.

Tant qu'elle avait été en présence de son père, la jeune fille avait conservé un air souriant et serein qui était loin de son cœur. Ses faibles ressources s'épuisèrent rapidement, et elle voyait avec effroi arriver le moment où elle n'aurait plus rien pour subvenir aux plus pressants besoins. La maladie de son père avait fortétement grévé son budget. Que d'objets étaient posés en cachette entre les mains de la marchande à la toilette ! Ce fonds n'était pas inépuisable. Il fallait donc trouver du travail, gagner quelque chose, coûte que coûte.

A peine tout terminé avec maître X\*\*\*, la jeune fille se mit en quête d'ouvrage. Inutilement elle frappa à plusieurs magasins. Son hésitation, sa mine embarrasée, sa timidité paralysante lui valurent plus d'un brusque renvoi, plus d'un sourire méprisant et railleur.

— Si j'allais chez quelques amies de ma mère, pensa-t-elle, peut-être trouverais-je des leçons ou des travaux quelconques !

Et elle se dirigea vers le noble faubourg, résolue à tenter toutes les épreuves.

De ce côté encore, elle ne fut pas plus heureuse. Les concierges l'arrêtaient à la porte ; les laquais la toisaient de la tête aux pieds, analysant son costume et cherchant à voir ses traits sous son voile de crêpe. Son nom donné, ils disparaissaient pour revenir bientôt portant cette invariable réponse :

— Madame est sortie ! ou madame ne reçoit pas ! et accompagnant la jeune fille jusqu'au seuil avec une politesse ironique ou une insultante familiarité.

Chez la marquise de \*\*\* la pauvre Fernande entendit la maîtresse de la maison dire à sa femme de chambre :

— C'est la fille de ce fou de Valdepine ! J'ai assez de mendians comme cela. Dites que je suis souffrante et que ma fille n'est pas visible.

Fernande, le rouge de la honte et de l'indignation au front, avait disparu lorsque la soubrette revint transmettre les ordres de sa maîtresse.

— La malheureuse jeune fille rentra chez elle l'âme navrée. Elle eut pourtant le courage de sourire à son père. Seul, le vieux François comprit ce qu'il y avait en elle de désolé et d'anxieux. Lorsque le duc fut couché, il alla la trouver dans sa chambre.

— Mademoiselle a du chagrin, lui dit-il, sans préambule.

— Il y a longtemps, mon bon François.

— Aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

— Qui te le prouve ?

— Parbleu ! moi qui le vois. La preuve, c'est que mademoiselle pleurait quand je suis entré.

— Eh bien ! oui, autant vaut l'avouer tout de suite ; oui, j'ai du chagrin, un chagrin dévorant, immense. François nous sommes à la veille de manquer de pain.

— Seigneur Jésus ! Et l'avoire de mademoiselle ! Et les dentelles, les bijoux de madame !

— Je n'ai plus rien.

— Mademoiselle a tout payé, alors ?

— Tout... là-bas... ici....

— Mademoiselle ne doit rien.

— Tu te trompes, François.... Et le pharmacien.... les fournisseurs....

— Réglés.

— Par qui ?

— Par qui ? Par qui ! Par moi, puisqu'il faut lâcher le mot. Me croit-on un Iroquois, un rustre, un sans cœur ! Je savais bien ce qui cuisait dans la marmite. J'avais quelques sous gagnés au service de monsieur le duc, je les ai dépensés, voilà. N'en parlons plus.

— François, comment jamais....

— Mademoiselle, ce qui est dit, est dit, et ce qui est fait, est fait. Il me reste de bons bras, et si monsieur le duc veut le permettre, lorsqu'il pourra se passer de mes soins, je tâcherai de gagner quelque chose.... Allons, mademoiselle Fernande, ne vous tourmentez pas. On est riche quand on n'a pas de dettes.

Fernande était trop émue pour répondre. Elle ne put que serrer la main de ce dévoué serviteur et tomber à genoux.

IX

## LA MYOPIE D'UN AGENT DE POLICE

Cependant le temps passait ; la santé du duc toujours chancelante demandait des soins assidus ; François, malgré son bon vouloir, n'avait pu trouver à s'occuper quelques jours ; quant à Fernande, quoi qu'elle eût fait, elle était restée sans travail.

Après la vente des bijoux et des vêtements était venue la vente des meubles. Seuls, ceux du duc avaient été respectés. Celui-ci, ne quittant pas sa chambre, ne se doutait guère de la misère qui l'entourait. Il ne manquait de rien, mais souvent François et Fernande avaient manqué de tout, et chacun, sous un prétexte ou sous un autre, s'était couché plus d'une fois sans avoir mangé. Le moment arrivait où le duc lui-même allait s'apercevoir de la détresse commune ; le moment arrivait aussi où il faudrait payer le terme échu du loyer sous peine d'être chassés.

Un soir, François sortit, et, lorsque plus tard il revint, il posait sur la table le pain de l'automne.

La dernière pièce dépensée, Fernande sortit aussi. Il faisait froid, et un mince châle noir couvrait mal ses épaules frissonnantes. Elle